

la création des caractères. Depuis vingt ans, on a essayé de toutes les façons de l'émanciper de cette tâche.

D'éminents auteurs, qui auraient dû être mieux inspirés, comme Arnold Bennett, ont dénoncé Dickens comme un pauvre tripoteur, mais ils sont restés totalement insensibles à son génie créateur, qui est le don le plus brillant qu'un romancier puisse posséder. En somme, la seule chose que nous demandons à un romancier est qu'il nous crée sans trêve des personnages vivants et qu'il se passionne pour ses découvertes autant que nous-mêmes, et on peut affirmer que quelle que soit la vérité sur l'avenir, ce génie de la création restera le plus grand don que le roman puisse faire à l'humanité.

Donc, rien de nouveau dans le domaine du roman. Il n'y a de nouveau que les méthodes, la technique, les artifices du dialogue, les artifices de la pensée, appropriés à leur temps : en somme, des choses superficielles. Et le roman, s'il veut durer, doit traiter des éléments immortels, tout comme *Guerre et paix* et *Alice au pays des merveilles* ont réussi à le faire.

Hugh WALPOLE.

Un Portrait

ANDRÉ GIDE

Quelle curieuse destinée littéraire que celle de M. André Gide ! Elle l'emporte en détours inattendus sur la carrière d'un Marcel Proust ou d'un Paul Valéry. Pendant les vingt premières années de sa production, tandis qu'auprès de lui ses plus proches amis bénéficiaient d'une gloire rapide — Pierre Louys, son camarade d'adolescence, devenait l'auteur célèbre d'*Aphrodite*, et Francis Jammes, l'ami de la trentième année, poète incomparable du *Deuil des primevères*, était admiré sans retour — il demeura méconnu sinon absolument inconnu.

Un peu avant la guerre, cependant, un petit noyau d'écrivains se formait dont André Gide était le cœur. De ce cercle composé des plus distingués esprits de cette époque, la *Nouvelle Revue Française* devait naître, et, par elle, l'influence d'André Gide se répandre. Mais il fallut attendre jusqu'en 1920 pour que l'importance de l'auteur de *Saül* fût reconnue.

D'avoir cheminé si longtemps sous l'onde, sa séduction en avait acquis plus d'étrangeté et de pouvoir. André Gide trouvait sa place, tout à coup. Il

apportait après les années désordonnées de la guerre la parole de délivrance des *Nourritures terrestres*. Il se révélait le père de cette littérature « d'évasion » qui devait être si florissante. « Ne me suis pas », conseillait-il. Mais sa voix était si troublante qu'on ne pouvait pas s'interdire de le suivre.

Son influence cependant ne dépassait pas les cénacles. Pour qu'un public plus large connût son œuvre, il lui fallut recevoir, à droite, les attaques orthodoxes de M. Henri Massis, à gauche, celles, plus libérales, de M. Henri Béraud. André Gide connut alors la situation de l'écrivain plus célèbre par le blâme que par la louange.

La maladresse de ses adversaires aidant, il devait sortir de tout cela victorieux. On le lut davantage. On attend avec impatience aujourd'hui un nouveau livre de Gide. Son influence même tendrait à se stabiliser, à s'embourgeoiser, si la mobilité d'esprit d'André Gide ne renouvelait à chaque instant le problème qu'il pose.

Cependant, la question n'est pas encore entendue. Certains le tiennent pour le meilleur, et d'autres pour le pire des écrivains français. On l'appelle « le retors », on lui reproche ses coquetteries, on lui impute à crime son instabilité. Comment tracer le dessin de cette figure insaisissable? André Gide lui-même avoue qu'il se déconcerte. Mais n'a-t-on pas deviné quel grand caractère était cet homme dont le souci constant reste d'équilibrer sa vie, aujourd'hui où l'on parle de la sérénité « gidienne », la rapprochant de la sérénité « gœthienne » ?

Il est né le 22 novembre 1869, à Paris, dans une famille de grands bourgeois protestants. Son père, uzétien, était professeur à la Faculté de droit; sa mère, Normande, appartenait à une famille de vieille tradition catholique. A ce propos, il demandait à Maurice Barrès : « Où voulez-vous que je m'enracine? » On a tiré de ses origines et de l'atavisme double de son sens moral et religieux, des explications à son « inquiétude » intellectuelle. Lui-même s'y est prêté. Il n'est pas impossible qu'il leur doive de n'avoir jamais été l'homme d'un moment unique de la vérité.

Son enfance d'ailleurs s'écoule tour à tour en Provence et dans la campagne normande. Il prend de l'une l'amour de la grandeur et de la sérénité antiques, de l'autre une passion un peu trouble pour ce qui se cache, se dissimule, « ment », et dispose au commentaire circonspect. Il a délicieusement parlé dans *Si le grain ne meurt* des années d'enfance qu'il a passées à La Roque, en Normandie. On voit le jeune Gide se griser du plaisir si peu protestant de se rouler dans le foin des granges, pêcher la truite comme un petit paysan, se constituer un herbier comme Jean-Jacques, enfin mener une existence mystérieuse à laquelle les grandes personnes ne peuvent prendre part.

Ses humanités sont faites en grande partie à l'École alsacienne. Mais il pense devenir musicien. Il travaille le piano avec acharnement, souhaite presque d'être un virtuose. Sa famille sans s'y opposer ne le permet pas. Mais que cette passion est profonde! Un jour, à travers la porte de l'appartement de son professeur, il entend un élève plus habile que lui jouer sans

accroc une *Nocelette* de Schumann. Le désespoir le prend de jamais parvenir à une telle perfection technique et il pleure, dans l'escalier, assis sur une marche. Aujourd'hui encore, nul ne peut se vanter qu'André Gide ait joué pour lui. Il n'approche le piano que lorsqu'il est seul, pour lui-même. Il joue une phrase de Chopin, la répète, la précise. On ne peut l'entendre que derrière une porte et quand il devine une présence il ferme l'instrument.

Mais la poésie s'empare de lui. Avec Pierre Louys il fréquente chez Mallarmé et chez Hérédia. Il publie les *Cahiers d'André Walter* où se confesse son âme de vingt ans, éprise de lyrisme et de contrition. Cela lui vaut les suffrages de Maeterlinck, de Henri de Régnier, de Mallarmé. Il semblait que son navire dût bien partir. Alors il le pousse sur les eaux du Symbolisme — il y vogue cependant un peu en marge.

En vérité sa grande expédition poétique aura été le voyage qu'il fit en Afrique du Nord avant la vingt-cinquième année. Là, les derniers liens que constituaient son éducation protestante, et qui l'entravaient, tombèrent. Il connut l'ivresse et la facilité de vivre. Pendant longtemps, de Blidah à Biskra et de Biskra à Touggourt, il promena son émerveillement et sa joie. Il s'installait dans de méchantes chambres d'hôtel, y faisait venir un vieux piano et ne vivait guère qu'avec les indigènes.

Mais se pouvait-il oublier dans des délices trop tendres? Chrétien toujours, il fallait qu'il se déchirât de scrupules, quitte à offrir en cible à son imperceptible et profonde ironie, le spectacle de son déchirement. Il écrit *Saül* qui montre le danger de s'abandonner à soi; et la croix qu'il porte, il la raille douloureusement en écrivant *Prométhée mal enchaîné* et *Paludes*.

Ce combat entre ces deux inconciliables parties de lui-même dure encore. Mais pour établir son équilibre il est parvenu à s'abstraire de la lutte. Il regarde en lui-même, d'un œil clair et ne se trouble plus de ce qu'il y trouve.

Plus tard il écrivit dans la *Revue blanche*, l'*Ermitage*, le *Mercur de France*. Il s'y manifesta l'un des plus rares critiques de ce temps. Mais après la publication de *L'Immoraliste*, le retentissement en fut si nul qu'il se découragea. Pendant de longues années il ne publia rien. Il lui fallut pour reprendre la lutte ce regroupement d'amitiés qui préleva à la fondation de la *Nouvelle Revue Française*.

Aujourd'hui il habite surtout son domaine normand, à Cuverville. On le représente d'une sévérité de quaker alors que sa jeunesse d'esprit et de cœur s'intéresse à tout. A la campagne c'est un grand propriétaire — au sens le meilleur du mot. Il y assure chaque jour sa culture, qui est grande, de littérateur et de naturaliste. Il est hospitalier, d'une grande civilité, mais sans aucune roideur. Ne peut-on voir parfois André Gide se rendre avec ses amis et les enfants de ses amis à la plage d'Étretat, toute proche, dans des parties où il ne fait assurément pas figure de pasteur. Il est vrai qu'il n'aime pas « le monde ». Mais il est curieux des hommes. A ce propos, comment mieux dire que lui-même, d'ailleurs, dans son dernier livre, *Divers*: « Je demeurais, je demeure encore, interdit, dès qu'il s'agit de hiérarchies, de

préséances; toujours prêt à céder le pas, à me soumettre, à m'excuser. Et sans doute cette inclination naturelle de mon humeur fut-elle encouragée par les préceptes de l'Évangile — que je prenais, que je prends encore au sérieux, à la lettre — qui façonnèrent à ce point ma pensée que je ne prends au sérieux rien d'autre; que les applaudissements, les décorations, les honneurs n'ont à mes yeux qu'un prix dérisoire; que les faveurs me gênent, les avantages m'interloquent, les privilèges m'humilient, comme ils font nécessairement à ceux qui tiennent pour vérité ces paroles « Mon royaume n'est pas de ce monde... les premiers seront les derniers »; et qui mettent en pratique ce précepte « Si quelqu'un prend ta robe, donne-lui aussi le manteau. »

Lessing disait : Je donnerai un soufflet à qui m'appellera grand homme ! Mais de nos jours n'est-il pas rare de voir renoncer aussi simplement à la condition pourtant enviée de « grand écrivain » ?
